

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS 7 - 551 34 14

La Résistance oubliée

Un ancien officier de la 1^{re} division française libre, évadé de France à 21 ans, sociétaire des Amis de l'ADIR, nous écrit pour nous dire qu'il partage entièrement notre point de vue sur la Télévision française, qui a "oublié" de marquer la commémoration du 8 mai 1945 par des films évoquant la Deuxième Guerre mondiale (voir le dernier numéro de *Voix et Visages*). Il nous dit son indignation devant la "mise au rancart" par de nombreux médias, de tout ce que représente la victoire de 1945.

Répétons-le. D'héroïques soldats alliés parmi lesquels nombre de volontaires tombaient tous les jours, et le 8 mai 1945 signifiait la fin de l'hécatombe, tandis que deux millions de prisonniers de guerre, séparés de leur famille depuis cinq ans, revenaient dans leurs foyers, ainsi que les déportés presque mourants. C'était l'effondrement définitif du III^e Reich nazi qui avait si longtemps saigné la France, la fin du totalitarisme de l'Axe qui voulait dominer l'Europe.

Notre correspondant, M. Mantoux, nous cite le cas du *Monde*, grand quotidien pourtant fondé par un authentique résistant. Ce journal touffu, en date du 8 mai 1989, n'a pas consacré une seule ligne au souvenir de la Victoire de 1945, mais par contre une page entière (la "deux") à la chute de Dien Bien Phu ; à croire que nos défaites sont plus importantes, pour *Le Monde*, que nos victoires. Le lendemain 9 mai, tout en bas de la 8^e page, il consacre quelques lignes aux cérémonies commémoratives de la veille à Paris, "place de l'Étoile". Charles de Gaulle, connais pas.

Sachez, mes camarades hommes ou femmes qui, malgré votre fatigue et vos infirmités dues à la guerre ou à l'âge, êtes allées ranimer la flamme sous l'Arc

(suite p. 4)

Histoire, Mémoire, Mensonge

Histoire, mémoire et mensonge, tel était le sujet de la conférence que l'historien Pierre Vidal-Naquet a prononcée le dimanche 23 avril à Château-l'Évêque, près de Périgueux.

Une de nos camarades, Madeleine Roubenne, une 61 000 — la maman du bébé Sylvie sauvé de Ravensbrück avec le convoi de la Croix-Rouge suédoise du 23 avril 1945 — avait eu l'idée de faire inviter Pierre Vidal-Naquet, en première ligne du combat contre les pseudo-thèses "révisionnistes", par son association culturelle périgourdine *Tournesol 24*.

Ce 23 avril était donc l'anniversaire de la libération de Madeleine et celle de sa toute petite fille par la Suède. Savait-elle qu'un peu plus loin, en Dordogne, vivait depuis quinze ans son libérateur, l'officier suédois qui avait commandé précisément ce convoi du 23 avril 1945 ? Non, elle l'ignorait, mais une camarade l'en a informé, et il y eut sur le parvis du château Saint-Vincent d'émouvantes retrouvailles entre le colonel Folke, Madeleine et quelques anciennes de Ravensbrück, heureuses d'avoir cette occasion d'exprimer leur reconnaissance à la Suède.

La salle des gardes du château Saint-Vincent fut installée en salle de conférences et, après avoir dédicacé de nombreux exemplaires de son livre : *Les Assassins de la mémoire*, c'est devant un auditoire nombreux et attentif que Pierre Vidal-Naquet parla de ce nouvel avatar des crimes nazis : leur non-existence, proclamée par une chaîne de fanatiques dispersés dans le monde entier.

Pourquoi faut-il perdre son temps à répondre à ces menteurs ? Notre présidente, Geneviève de Gaulle l'a bien précisé dans la lettre qu'elle a envoyée à Madeleine Roubenne pour s'excuser de son absence : "Aux négateurs de l'Histoire il faut répondre en exposant inlassablement les faits, avec sérieux et objectivité. Nul n'est à cet égard plus qualifié que Pierre Vidal-Naquet. Nous avions résolu dans les camps, si nous survivions, de témoigner de leur atroce réalité. Mais la mémoire ne suffit pas toujours en face du mensonge. C'est l'Histoire qui est maintenant en charge de la vérité telle que nous la demandent les jeunes générations."

Pierre Vidal-Naquet a repris les termes de Geneviève et a ajouté que c'était en travaillant à l'histoire de la déportation — qui est loin d'être faite — en retrouvant des faits, en les

rapprochant, en les publiant que l'on lutte le plus efficacement contre le mensonge. L'histoire de la déportation et de l'extermination est difficile à faire — les Allemands, après avoir perpétré leurs crimes dans le secret le plus absolu, en ont effacé les traces. Les survivants de l'extermination immédiate ne furent qu'une poignée pour toute l'Europe, et ceux de l'extermination lente ont de la peine à faire admettre leurs témoignages par l'Histoire, qui a trop tendance à limiter ses recherches au document écrit. Les témoignages des survivants sont forcément très partiels, souvent erronés et ils n'ont pas assez fait l'objet d'études critiques et systématiques de la part des historiens. Les "révisionnistes" ont profité de cette lacune. Agissant en vrais faussaires, une de leurs méthodes consiste à s'emparer d'une erreur de détail dans un seul témoignage — passant sous silence cent autres dépositions — et à développer de là une série de sophismes qui aboutiront à nier le crime hitlérien. Cette méthode interdit toute possibilité de discussion normale avec eux. Ils cherchent sans cesse à provoquer des débats publics avec les historiens pour marteler leur propagande. Mais accepter un tel débat, dit encore Pierre Vidal-Naquet, serait aussi absurde que si les astronomes acceptaient de discuter avec des pseudo-savants qui affirment que la lune est un fromage.

Les "révisionnistes" se recrutent à l'extrême-droite, bien sûr, dans les milieux antisémites du monde entier. Pierre Vidal-Naquet passe rapidement en revue leur activité en Suisse, en Allemagne fédérale, aux États-Unis, en Australie. Deux milieux "révisionnistes" sont plus complexes et plus dangereux ; en France d'une part, en Allemagne fédérale d'autre part.

En France, ce sont paradoxalement certains groupes de l'extrême-gauche anarchiste qui sont venus au secours des nostalgiques du nazisme. L'inspirateur de Robert Faurisson fut un ancien déporté de Dora, Paul Rassinier. Dora fut un des camps où les privilégiés cruels et exorbitants des Kapos ont été poussés à leur paroxysme, soigneusement entretenus par un commandement SS particulièrement cruel et sadique. (C'est à Dora que les pendus de chaque dimanche étaient conduits au supplice avec un genre de mors en bois dans la bouche pour les empêcher de crier d'ultimes imprécations aux SS ou simplement : "Vive la Pologne" ou "Vive l'U.R.S.S."). (suite p. 4)

Quatorze juillet 1940

Moins d'un mois après l'appel du 18 juin, le 14 juillet 1940, alors que l'armée allemande paradait aux Champs-Elysées, quelque deux-cent-cinquante officiers et soldats français célébraient notre fête nationale en défilant sur le Mall, à Londres, drapeaux en tête, applaudis par une foule chaleureuse et enthousiaste.

Ce même 14 juillet 1940, Winston Churchill prononça un discours radiodiffusé, en français, et à l'intention des Français, que nombre de ceux-ci écoutèrent avec passion, malgré un brouillage infernal :

Je proclame ma foi que beaucoup d'entre nous verront un 14 juillet où une France libérée se réjouira une fois de plus, dans sa grandeur et sa gloire, au premier rang des champions de la liberté et des droits de l'homme. Tout contribue à faire prévoir que la guerre sera longue et dure. Et nul ne peut dire jusqu'où elle s'étendra... Mais que l'épreuve soit aigüe ou longue, ou les deux à la fois, nous ne capitulerons jamais, nous ne tolérerons aucun compromis ; il se peut que nous fassions quartier, mais jamais nous ne demanderons grâce.

Plus tard, il dit encore avec cet indéfectible accent britannique qui devint vite populaire (d'autant que l'Audimat de la B.B.C. grimpait chaque jour) :

Jamais je ne croirai que la France soit morte ni que sa place parmi les grandes nations du monde puisse être à jamais perdue.

Aucun chef d'État convié par le président de la République à l'occasion des fêtes du bicentenaire de la Révolution française ne pourra nous émouvoir comme le fit Churchill, parlant de la France des Droits de l'homme, en ce 14 juillet 1940, aux heures sombres de la défaite.

L'Angleterre luttait alors seule contre l'Axe et je ne sais si, près d'un demi-siècle après cette époque, malgré la magistrale contribution à l'Histoire de Jean Lacouture, après d'autres, les Français les plus jeunes mesurent à quel point il était important que le général de Gaulle et le mouvement de la France libre, alors en embryon, se dressent à ses côtés pour l'aider à combattre l'ennemi nazi. Le gouvernement de Vichy continuait de croire ou de professer que "l'Angleterre ne tiendrait pas trois mois". Mais en trois mois, la presque totalité de l'Empire français s'était rangée sous les ordres du "Rebelle" ; des personnalités de premier plan l'avaient rejoint à Londres, la Résistance s'affirmait et s'organisait.

Il me paraît difficile de célébrer le bicentenaire de la Révolution française et la Déclaration des Droits de l'homme sans y associer le souvenir de la Résistance et de ces "champions de la liberté" que furent ces soldats sans uniforme qui luttèrent acharnement dans l'ombre, sur le sol occupé, pour la libération de la patrie et dont tant moururent torturés, fusillés, déportés, sans avoir la joie de la vivre, hélas. Beaucoup resteront inconnus, comme le soldat qui dort sous l'Arc de Triomphe. Leur chef lui-même ne connaissait que leur pseudonyme et leur mission. D'autres, qui avaient échappé à tous les dangers, continuèrent le combat dans l'armée française, tels ces "soldats de l'An II", qui accoururent s' enrôler à l'appel de l'Assemblée nationale lorsque la patrie fut déclarée en danger.

Et pourtant, en 1989, l'anniversaire de la Victoire des Alliés sur l'Allemagne nazie et l'Italie fasciste, le 8 mai 1989, est passé presque inaperçu. La commémoration de l'Appel du 18 juin a coïncidé avec les élections européennes sans que beaucoup de Français voient un rapport entre ces événements, sans qu'aucun homme en vue fasse entendre une voix inspirée pour le leur faire comprendre.

Par contre, de coûteuses festivités marquèrent à Paris la commémoration du bicentenaire de la Révolution, au jour anniversaire de la prise de la Bastille, ce 14 juillet qui devint notre fête nationale il y a plus d'un siècle. La province fit moins de bruit mais réussit, à peu de frais, il faut le dire, de magnifiques spectacles historiques. A Saint-Louis, en Alsace, des centaines de bénévoles venus des bourgades alentour ou de la ville même, s'improvisèrent acteurs, décorateurs, maquilleuses, costumières, et travaillèrent pendant des semaines. Détail pittoresque : un serrurier jouait le rôle de Louis XVI !

Le défilé militaire traditionnel sur les Champs-Élysées fut particulièrement remarquable, mais cette armée, plus moderne qu'en 1940, pourrait-elle s'opposer au terrorisme et aux prises d'otages sans que cette intervention dégénère en conflit mondial ? C'est la question que chacun se pose.

La grande parade du soir, objet de toutes les conversations, parut à tous ceux qui l'ont vue — au moins à la télévision — étrange et décousue. Le grand défilé des batteurs de tambours venus de toute la France et coiffés de casques à pile dont les lumières mouvantes composaient une moderne retraite aux flambeaux plut beaucoup aux jeunes qui ne redoutent pas les décibels. Symbolisaient-elles l'Unicef, ces géantes de ducasse qui tournaient en tenant des enfants venus de différents continents ? Il y a tant d'enfants massacrés de par le monde qu'on souhaiterait que les vastes jupes des valseuses puissent leur servir d'abri sûr.

Une vieille locomotive à vapeur revint à plusieurs reprises sur l'écran de télévision qui retransmettait le spectacle, escortée par de faux damnés de la terre qui tapaient de toute leur force sur des bidons. Le commentateur y vit un hommage au cinéaste Renoir, réalisateur de *La Bête humaine*, et surtout à Jean Gabin, son principal interprète. Personne n'a oublié Jean Gabin en conducteur de locomotive, mais il ne fut plus question que de lui. Le nom d'Émile Zola, auteur très populaire de *La Bête humaine*, ne fut pas une seule fois prononcé. Étrange oubli quand on sait que les romans d'Émile Zola, qui décrivent de façon réaliste la vie et la peine des petites gens, ont fait de lui l'auteur le plus lu dans le monde du travail. En outre, Zola fut un défenseur passionné des droits de l'homme, de la justice, de la vérité ; la presse était pour lui l'épée de ce combat. C'était sûrement l'occasion de le souligner.

Et, au cours de son commentaire non stop de deux heures, il n'est pas non plus venu à l'esprit de ce spécialiste de cinéma très estimé qu'est M. Frédéric Mitterrand d'évoquer *La Bataille du Rail*, le meilleur film sur la Résistance, de saluer l'audace et le patrio-

tisme des cheminots de France, "champions de la liberté", eux aussi, jusqu'au sacrifice désintéressé de leur vie.

Voilà pourquoi, excusez mon impertinence, pensant au célèbre *Bébête Show*, j'ai surnommé la locomotive de Goude *La Bébête humaine*. Heureusement, la venue de Jessye Norman apporta de la beauté, de la vraie grandeur à ce disparate défilé.

Certains se sont étonnés, voire choqués, que ce ne soit pas une Française qui chantât *La Marseillaise*, en ce 14 juillet 1989 ; mais celui-ci, en fait, était moins jour de Fête nationale que manifestation internationale avec cet opéra Goude où de nombreux pays étaient représentés, avec plus ou moins de bonheur, par des chars, et dont les spectateurs privilégiés étaient des chefs d'État étrangers.

Jessye Norman, qui avait refusé tout cachet avec beaucoup de grâce en remerciant la France de l'honneur qu'elle lui faisait, a magnifiquement chanté *La Marseillaise*. Elle avait compris que c'était une marche vers le combat, un élan total vers la liberté et elle avançait rapidement en chantant dans la nuit éclairée, drapée harmonieusement par les voiles tricolores qui flottaient autour d'elle, évoquant la Victoire de Samothrace. Sa célèbre voix, si puissante, semblait encore décuplée par le sentiment ardent qui l'entraînait. Peut-être parce qu'il fut si difficile, et pendant si longtemps, d'abolir l'esclavage noir, sentait-elle plus profondément la portée des paroles connues de tous, qu'elle lançait vers la foule, vers le ciel, avec toute son âme.

Quant à nous, anciennes prisonnières de la Résistance, nous n'oublierons jamais *La Marseillaise* que chantaient les résistants condamnés à mort en quittant la prison pour le poteau d'exécution. Quand nous le savions, nous chantions aussi dans nos cellules, le plus près possible des vasistas pour les accompagner ; ou bien le lendemain, quand une camarade annonçait leur mort. Nul ne l'a évoquée publiquement cette *Marseillaise* des condamnés. Cependant la vibrante *Marseillaise* de Jessye Norman portait le souvenir de toutes les luttes, de tous les sacrifices d'êtres courbés sous un joug, qui veulent retrouver l'honneur.

Des historiens de renom, des politologues aussi, s'étendent actuellement sur les épisodes sanglants de la Révolution : la Terreur où sombrèrent avec les aristocrates les Girondins, leur idéal humain, leurs travaux de constituants — le génocide vendéen, fanatico, intolérant, cruel. Certes on peut longtemps méditer sur ces événements et sur ceux qui suivirent. Que ces savants n'oublient pas, cependant, qu'en s'emparant de la Bastille les premiers révolutionnaires se dressaient contre l'arbitraire et l'absolutisme qui n'avaient que trop duré, et c'était important, le philosophe Kant ne s'y est pas trompé. Qui donc voudrait le voir ressurgir ? La province française fit écho et, pour le monde entier, la prise de la Bastille demeura le symbole d'un combat qui ne sera jamais terminé pour la liberté, pour les droits de l'homme pour l'universel.

Un petit fait restera toujours dans mon esprit. Le 14 juillet 1944, j'étais déportée dans les Sudètes, contrainte de travailler dans une

(suite p. 4)

Les premiers parachutages en Corrèze

En octobre 42 (je m'appuie sur la date donnée par Claire Chevillon-Fabre dans ses *Cinq années de souvenirs*, récit passionnant d'un bout à l'autre), Claire Chevillon vient en zone libre pour revoir différents amis, moi, entre autres.

Elle espérait bien que je lui dirais un mot de mon travail dans la Résistance mais les consignes de prudence données par mon camarade Paul Schmidt étaient telles que je ne lui confiai rien à ce moment-là. Le sous-lieutenant P. Schmidt, alias Kim, avait été parachuté avec Gérard Brault, son radio (Kim W, alias Gédéon) pour opérer la liaison entre Londres (le B.C.R.A.) et le mouvement Libération-Sud et, plus spécialement, pour s'occuper des parachutages et des atterrissages. J'étais là pour l'aider et devais bientôt devenir Kim 1. On m'appelait Claudine.

Claire, en revanche, m'apprit qu'elle allait passer quelques jours en Corrèze chez son ami Antoine Geoffroy Dechaume.

Le hasard voulut que je visse mon frère Etienne le même jour et lorsque je lui parlai des projets corréziens de Claire, il bondit : "Demande à Paul si l'on ne peut pas faire de parachutages par là-bas."

Sitôt dit, sitôt fait : il fallait que tout soit réglé avant le départ de Claire pour Clermont. Paul, enchanté de cette idée, exigea seulement que ces parachutages ne dépendent d'aucun mouvement de Résistance, mais du seul B.C.R.A. Bien entendu, nous étions d'accord car, en somme, que voulions-nous sinon des parachutages d'armes et de matériel en des endroits nouveaux ?

Je dus revoir Claire le jour même ou le lendemain et je lui demandai de sonder son ami Geoffroy Dechaume pour savoir si des parachutages dans sa région l'intéresseraient.

Claire n'arriva chez les Geoffroy Dechaume que le 30 octobre et la réponse "il est d'accord" tarda quelque peu à venir.

Entre-temps, la routine du travail continuait : codage, décodage, courses sur le vélo orange de Kim W (arrêté le 12 octobre 42) pour avoir relevé des boîtes à lettres, transporté du matériel divers (radio, armes, etc.) En outre, depuis l'arrestation de Kim W et le désespoir de Paul qui s'en était suivi, j'avais pris la décision de tout tenter pour faire évader notre courageux et habile radio.

Mais ceci est une autre histoire.

Revenons aux parachutages. Le groupe de Grenoble que Paul m'avait demandé d'aller contacter au début de l'été 42 avait vu ses terrains de parachutages refusés par la R.A.F. à cause des montagnes. En revanche, dans la région de Montluçon, grâce à René Ribiére, les parachutages se multipliaient ; j'avais été chercher successivement Jean Ayrat, passablement fatigué parce qu'il était tombé sur le crâne, Daniel Cordier (futur secrétaire de Jean Moulin), etc.

Mon alibi était une thèse duement enregistrée à la Faculté de Strasbourg par le professeur Jean Fourquet. En voici à peu près le sujet : "L'influence germanique sur les terres gauloises". J'avais donc de bonnes raisons pour circuler.

Mes voyages en Corrèze commencèrent vers décembre 42. Paul m'avait indiqué avec

beaucoup de précision les conditions nécessaires pour permettre des parachutages ou des terrains pour "Lysanders" (ces petits avions permettant un atterrissage sur terrain réduit et un décollage ensuite). Dimension minimum du terrain, sa dureté, nécessité de noter sur les cartes Michelin de la région les coordonnées exactes de ces terrains, nécessité aussi de choisir de bons points de repères, susceptibles de guider les pilotes anglais (rivières, lacs, forêts, villages, etc.).

J'avais l'habitude de circuler avec cartes de la région prospectée, indicateur des chemins de fer et, pratiquement, pas de bagages. Les trains des lignes secondaires n'étaient pas chauffés, en outre, et, contrairement à d'autres, ils étaient complètement vides.

Je me rappelle un changement à Meymac (non loin d'Ussel) où je dus attendre assez longuement la correspondance. Je me promenai dans la charmante petite ville glacée et, tout à coup, sur un rebord de fenêtre, des pommes de terre au four !

Miracle, la fenêtre s'ouvre et je m'en vois offrir deux. Elles étaient encore bouillantes.

Je repartis vers le soir dans un petit train qui m'amena à 15 km de Saint-Pardoux-la-Croisille. La nuit tombait, mais le trajet était assez simple et, en outre, il était extrêmement beau, au milieu de landes couvertes de bruyères et de genêts. Un vent froid soufflait. Aujourd'hui, ces lieux ont perdu leur caractère à cause du reboisement en conifères.) Parfois, dans la nuit, j'entendais les hurlements d'un cochon qu'on égorgéait dans une ferme isolée. Puis ce fut Saint-Pardoux.

La maison habitée par les Geoffroy était une forte belle ferme, assez vieille pour que le vent y pénétrât de tous côtés.

les présentations furent rapides, l'accueil chaleureux. Un grand feu brûlait dans l'une de ces immenses cheminées bordées de banquettes en pierre. Une femme suédoise, charmante, des enfants blonds ravissants et, avant le coucher, une cantate de Bach chantée par les filles et le fils d'Antoine Geoffroy, accompagnés à la flûte par leur père. Comme nous avons parlé musique, et même lutherie !

Antoine Geoffroy Dechaume en savait long sur la musique du XVII^e et du XVIII^e siècles.

Pour la nuit, on m'amena dans une sorte de petite grange où se trouvait, non du foin, mais de la paille. Je ne dormis guère, tant je grelottais, mais que m'importait à l'époque ?

Dès le lendemain, A. G. Dech qui, pour comble de commodité, se trouvait être le chef du district de Saint-Privat pour le ravitaillement et disposait d'une auto, me conduisit à Saint-Privat, non sans s'arrêter au pont d'Eylac pour me permettre d'admirer les formidables gorges de la Dordogne (une banale retenue maintenant). Un petit groupe de gens vivaient là. Tous devaient être tués par les Allemands.

Arrivée à Saint-Privat, je fis la connaissance des Condamine. Ils possédaient l'hôtel du bourg et un service de cars — commode éventuellement pour les transports d'armes.

Dès ce jour-là, ils me montrèrent les "terrains" possibles et je les arpentai en tous sens. Mais je dus revenir peu après pour qu'ils me

présentent l'équipe de réception qu'ils avaient constituée. Quelle gentillesse chez tous !

A mon second retour à Lyon, je fis un plan détaillé et méthodique de tous les avantages que présentaient ces terrains. Lieu écarté, points de repère multiples, caches faciles, équipe loyale, etc. Paul montra ce plan à Jean Moulin qui l'apprécia particulièrement.

Peu de temps après, Paul partait avec moi pour Saint-Pardoux, non sans se faire quelque peu remarquer (me dit Antoine) parce qu'il avait emporté une valise avec lui. Paul ne vit guère que les Geoffroy. M^{me} Condamine, avec laquelle je suis restée en relation, m'affirme qu'elle ne l'a jamais vu.

D'emblée la R.A.F. accepta ces terrains.

Je comptais diriger le premier parachutage. Le B.C.R.A. interdisait aux femmes de le faire. Paul, officier d'opérations, n'avait pas le droit de courir de risques. Finalement, ce fut mon frère Etienne qui partit diriger ce parachutage avec les lampes de poche que j'avais achetées.

Comme moi il fut séduit par le charme des Geoffroy Dechaume, la beauté de cet incroyable poème univers.

Il se rendit sur le terrain. Geoffroy Dechaume ne put l'accompagner ce jour-là mais l'important était de "démarrer". Tout se passa bien.

Je retournai plus d'une fois à Saint-Privat, parfois en passant par Tulle, Beynat, Argentat, etc., et en utilisant des cars Condamine.

Une nuit, avec des camarades, il fallut piocher pour trouver les armes, postes, argent, etc., dont les uns et les autres nous avions besoin. Cette fois-là, je couchai à Limoges.

Les parachutages allèrent en se multipliant. Antoine Geoffroy Dechaume fut arrêté, je le fus aussi. Jamais la Gestapo ne sut qu'il y avait des parachutages dans cette commune.

C'est Condamine qui poursuivit notre œuvre, et avec quel courage, cachant des armes jusque sous le toit. Sa femme me dit, des années plus tard, qu'après mon passage, elle n'avait cessé de vivre dans la terreur.

Lorsque — vers 1955 — je retournai voir les Condamine, ils me racontèrent bien des choses que je ne puis rapporter ici.

Depuis, M. Condamine est mort sans avoir jamais reçu un merci, encore moins une décoration. Sa femme en est un peu amère mais ne veut à aucun prix d'une décoration posthume.

Je voudrais, ici, lui rendre hommage.

Les derniers parachutages furent une fête, mais non pour les Condamine qui pensaient n'avoir à travailler qu'avec le B.C.R.A.

J'allai prospecter d'autres terrains, près de Clermont notamment. Je le signale pour montrer quelle énorme calomnie de la France représente *Le Chagrin et la Pitié* qui se situe essentiellement à Clermont.

Peu après, il n'était plus question des "mouvements" pour les parachutages. Le SOAM puis le COPA divisaient le pays en Régions : R1, R2, R3, etc.

Anne-Marie Bauer,
Claudine dans la Résistance.

Chronique des livres

Les Naufragés et les Rescapés, par Primo Lévi (Gallimard éd.)

Né le 31 juillet 1919 à Turin, Primo Levi obtint en juillet 1941 son diplôme d'ingénieur chimiste. En 1943, il rejoignit un groupe de partisans dans un maquis italien. Il fut arrêté en décembre 1943, placé d'abord en camp d'internement fasciste à Carpi Fossoli (Italie), puis fut déporté à Auschwitz en février 1944. En juin il est manœuvre, maçon pour ériger un mur dans le camp. Il endure soif, faim, froid et dit dans un livre écrit en 1975 : "J'ai été près du suicide, de l'idée du suicide, avant et après le camp, jamais dans le camp". Puis il est transféré dans un laboratoire de chimie.

Primo Levi avait 67 ans lorsqu'il s'est suicidé en se jetant dans la cage d'escalier de son immeuble au printemps 1987. Deux mois auparavant il avait écrit : "Les Naufragés et les Rescapés".

Une phrase retient particulièrement mon attention : "Dans la majorité des cas le suicide naît d'un sentiment de culpabilité qu'aucune punition ne pourrait atténuer".

Et Primo Levi, qui nous avait donné ce magnifique livre sur Auschwitz qu'est *Si c'est un homme* écrit, juste avant de se suicider ce dernier livre que l'on pourrait appeler *La Honte*. Il dit : "Il se pourrait que je sois en vie à la place d'un autre, aux dépens d'un autre. Je pourrais avoir survécu ayant pris la place d'un autre — c'est-à-dire l'ayant tué..." Il arrive à cette conclusion : "Les mauvais ont survécu, les meilleurs sont tous morts."

Lorsqu'on connaît l'importance de ce génocide dans le XX^e siècle dit "civilisé", on

ne peut admettre comme uniques ou universelles les thèses de Primo Levi.

Il a accepté de travailler dans un laboratoire de chimie pour les SS, a eu à ce moment-là au camp une existence privilégiée dont il a fait profiter un ou deux camarades. Pendant le torride mois d'août 1944 il a pu empêcher l'un d'entre eux de mourir de soif, mais il se sent coupable de n'avoir pu en aider d'autres.

Et puis, bien qu'ayant admirablement témoigné sur les conditions de vie à Auschwitz Birkenau dès son retour dans son livre *Si c'est un homme* (titre mal traduit du reste car il faudrait dire : *Si ça c'est un homme !*) il finit par dire que les survivants ne sont pas les vrais témoins. "Seuls ceux qui ont touché le fond, soit en étant exterminés, soit en mourant de ne plus pouvoir vivre, pourraient être les vrais témoins". Si cela était, il n'y aurait plus, pour rien, de vrai témoignage possible...

"Chacun, dit-il, se sent coupable, survivant, de ne pas avoir offert son aide à plus faible, à plus malchanceux que lui, offert seulement une oreille attentive." Je dis, moi, qu'aucun de ceux qui, sans jamais avoir accepté de faire œuvre utile aux SS, ont survécu, le doivent à une immense solidarité entre camarades et que l'amitié que nous avons gardée de ces terribles années ne nous fait pas sentir pires mais au contraire quelque peu supérieurs peut-être à nous-même d'aujourd'hui. Quelle idée peuvent se faire ceux qui nous côtoient après avoir lu ce livre terrible et accusateur ? Il faut le dire, l'écrire, nous ne sommes cou-

pables de rien, sauf peut-être d'avoir bénéficié d'une série de hasards qui ajoutés les uns aux autres nous permettent aujourd'hui de témoigner pour nous-même et pour ceux aussi qui n'ont jamais pu le faire.

Yvette Farnoux

Quatorze juillet 1940

(fin)

usine d'armements. Quelque corvée m'avait amener seule, à proximité des barbelés et d'un mirador, lorsque je m'entendis interroger à mi-voix, en français, par le soldat en faction : "Hé ! Aujourd'hui, 14 juillet ! La prise de la Bastille, grande fête nationale pour vous ! Bientôt libre, Madame !" Il avait un fort accent tudesque, mais il ne parlait pas en ennemi. Peut-être ce soldat de la Wehrmacht, qui avait été contraint de revêtir l'uniforme des SS peu de temps auparavant par ordre d'en haut, se sentait-il esclave lui aussi et rêvait-il de voir une bastille s'écrouler ? Mais entendre, au camp de concentration même, un gardien allemand me parler du "gatorze chuitel" et de la "Brise de la Pastille" me fut aussi reconfortant que d'entendre, sous l'occupation, Churchill affirmer : "Nous ne céderons jamais !"

L'an prochain, je suppose, le 14 juillet redeviendra l'habituelle Fête Nationale. Jeunes et vieux danseront sur le macadam de la rue ou des trottoirs, sous des guirlandes de papier, dans le Paris de René Clair, heureux, sans y penser, d'être libres et en paix. Mais pour combien de temps ? Est-ce qu'on voit venir une lame de fond ?

Anne Fernier

Histoire, mémoire, mensonge

(fin)

Rassinier a survécu à Dora et il a accusé les Kapos des camps d'avoir été les assassins véritables de leurs camarades. Il y eut moins d'assassinés par gaz qu'on ne le dit, ajoute-t-il, et d'ailleurs ces assassinats ont-ils vraiment existé ? Car comment imaginer qu'un pays capitaliste en guerre qui avait un besoin si pressant de main-d'œuvre ait stupidement détruit tant de force de travail ? Ces meurtres massifs, si profondément illogiques, voire absurdes, pour une économie capitaliste n'ont simplement pas pu exister. Donc ils n'ont pas existé. Tel est l'article de foi des anarchistes de gauche qui publient à grands frais cet anarchiste de droite qu'est Faurisson.

En Allemagne fédérale, un "révisionisme" nouvelle manière a vu récemment le jour : l'historien Ernst Nolte ne nie pas les assassinats par gaz. Simplement il estime qu'ils n'ont été qu'une réplique aux crimes de Staline et même aux crimes de la Révolution française ! Hitler n'a fait que se défendre préventivement contre le judéobolchevisme ! Cette thèse a été violemment controversée par de nombreux universitaires allemands, mais elle illustre la nécessité d'être vigilant lorsqu'il s'agit du crime des crimes : l'assassinat d'Etat méthodique, industriel, anonyme, de populations entières.

A. Postel-Vinay

CARNET FAMILIAL

DÉCÈS

Notre camarade Angèle Deplantay, de Redon, est décédée le 14 novembre 1988.

Notre camarade Maguy Degeorge, de Vichy, a perdu sa mère, M^{me} Antoinette Degeorge, le 25 mai 1989.

Notre camarade Jeannie de Clarens, de Paris, a perdu son mari, Henri de Clarens. La Rochelle, 30 mai 1989.

Notre camarade Geneviève Pinelli, de Metz, est décédée en juin dernier.

Notre camarade Léa Douheret, de Canet-Plage, a perdu son fils, Roger, en juin 1989.

Notre camarade Marie-Solange Rousseau, de Vallauris, est décédée le 17 juin. Elle était la sœur de notre camarade Denise Villard.

Notre camarade Annick Maréchal, de Noirmoutiers, est décédée le 2 juillet dernier.

Notre camarade Chantal Sénil est décédée le 3 juillet 1989.

Notre camarade Lise Lesèvre a perdu son fils, Georges, le 4 juillet 1989.

Notre camarade, M^{me} Debernard, a perdu sa fille, Mouna Watson.

Notre camarade Jeannine Dumoulin est décédée à Canet-Plage le 29 juillet.

Notre camarade Anna Lescure est décédée le 3 août 1989.

Notre camarade Suzanne Kieffer est décédée le 12 août 1989.

La Résistance oubliée (fin)

de Triomphe avec "quelques drapeaux" (je cite) "sous le regard étonné des touristes" (sic), *Le Monde* vous tient pour de "vieux briscards" (re-sic) dont quelques-uns se voient remettre une décoration à cette occasion. Piètre commentaire.

Mais un autre vide nous frappe, c'est qu'à l'occasion de la tonitruante cérémonie du bicentenaire de la Révolution à Paris, en date du 14 juillet, aucun officiel, aucun personnage en vue n'ait jugé bon de rapprocher la Résistance de ce que la Révolution nous avait apporté, au fil des ans, de meilleur et de plus durable. Et avant tout, *la liberté*, sans laquelle les valeurs morales universelles, les Droits de l'Homme, ne sont que des mots.

* Briscards : vieux soldats chevronnés (cf. Petit Larousse).

Directeur-Gérant : G. ANTHONIOZ
N° d'enregistrement à la
Commission paritaire : 31739

GROU-RADENEZ & JOLY IMPRIMEURS - (1) 42 60 37 37 - PARIS 6